

Notes de lectures de Georges Leroy

JUILLET - AOÛT 2015

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Le roi, l'âne et l'arpenteur



★★★★☆

Jacques Cazeaux

Le Cerf, 240 p., 20 €.

Israël s'est fait la pire des Nations, crie la Bible. Iconoclaste, jalouse pour l'homme, elle en appelle à l'Un, Celui qui seul Est. Le destin d'Israël était flamboyant. Il consistait dans la liberté et la fraternité. Mais en prenant chez les Nations le modèle de la royauté, Israël a fait l'expérience du Mal, de l'aliénation, de la volonté de puissance. Aussi les visionnaires des Écritures s'établissent-ils au carrefour de la religion et de la politique pour dénoncer le crime royal.

Toute la Bible oppose ainsi deux régimes. D'un côté, le joug de la monarchie, la tyrannie de la Couronne, le cortège fou de pactes, de guerres, d'assassinats qui détourne l'Image de Dieu en chacun au profit du mirage du roi et de son or. De l'autre côté, l'utopie de la fédération,

le cadastre des Douze Tribus qui doit sauver l'indépendance de chacun en sa ferme.

Ce conflit entre la Couronne et le Cadastre culmine dans l'Évangile. Politique d'emblée, le prologue de Matthieu met face à face Joseph, un fils de David qui abdique, et Hérode, un roi de Jérusalem qui massacre son peuple. Pilate jouera la Galilée des Nations contre Jérusalem, fera de Jésus de Nazareth le roi des Judéens. Il reviendra alors à l'Apocalypse de recouvrir Jérusalem d'un or qui outrepassa l'or des princes.

La bibliothèque des cœurs cabossés



★★★★☆

Katarina Bivald

Denoël, 500 p., 22 €.

Tout commence par les lettres que s'envoient deux femmes très différentes : Sara Lindqvist, vingt-huit ans, petit rat de bibliothèque mal dans sa peau, vivant à Haninge en

Suède, et Amy Harris, soixante-cinq ans, vieille dame cultivée et solitaire, de Broken Wheel, dans l'Iowa. Après deux ans d'échanges et de conseils à la fois sur la littérature et sur la vie, Sara décide de rendre visite à Amy. Mais, quand elle arrive là-bas, elle apprend avec stupeur qu'Amy est morte. Elle se retrouve seule et perdue dans cette étrange petite ville américaine.

Pour la première fois de sa vie, Sara se fait de vrais amis – et pas uniquement les personnages de ses romans préférés –, qui l'aident à monter une librairie avec tous les livres qu'Amy affectionnait tant. Ce sera pour Sara, et pour les habitants attachants et loufoques de Broken Wheel, une véritable renaissance. Et lorsque son visa de trois mois expire, ses nouveaux amis ont une idée géniale et complètement folle pour la faire rester à Broken Wheel...

Ce premier roman séduit d'abord par son intrigue : la personnalité singulière et attachante de l'héroïne, la rencontre de deux univers culturels, les péripéties et rebondissements qui jalonnent le récit, la peinture d'une petite communauté américaine. Ce livre s'adresse à tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont besoin de leur petite ration quotidienne de lecture. C'est un livre qui donne envie de lire d'autres livres car les personnages

en parlent avec une telle conviction qu'ils emportent l'adhésion.

Et si on aimait la France



★★★★☆

Bernard Maris

Grasset, 140 p., 15 €.

« Ainsi vous écrivez un livre sur la France? » « Oui. » « Ah... et sous quel angle? Le déclin? L'avenir? L'universalité? Le messianisme? La cuisine? Les filles? » C'est vrai, il faut un angle... Alors, disons que je me pose moi aussi des questions de dettes et de créances. Une manière de dresser un bilan, actif passif, mais surtout de redonner au mot dette tout son sens, celui de faute, de culpabilité. Voici un livre pour dire: non, Français, vous n'êtes pas coupables, vous ne devez rien; le chômage, la catastrophe urbaine, le déclin de la langue, ce n'est pas vous; le racisme, ce n'est pas vous, contrairement à ce qu'on veut vous faire croire. Vous n'êtes pas coupables. Retrouvez ce sourire qui fit l'envie des voyageurs pendant des siècles, au « pays où Dieu est heureux ».

L'auteur s'adresse d'abord à ces Français « désespérés si drôles », parmi lesquels il inclut Michel Houellebecq. À lui et aux Français tristes qui ne voient de leur pays qu'une « version doloriste, celle de De Gaulle au début des « Mémoires de guerre »,

ou la perçoivent comme « une douleur, un mal de dos », l'économiste offre son propre regard sur la France, ouvert (à gauche) et connaisseur, empreint des connaissances historiques, géographiques et culturelles.

L'auteur dépeint donc plusieurs France dans ce recueil. Il rappelle d'une certaine manière que le patriotisme a été une valeur de gauche. Il montre aussi que si la droite affectionne la mondialisation, la gauche est internationaliste! Toujours fin, drôle, poli, l'économiste livre un kaléidoscope de ses souvenirs, de son savoir et de son désir de voir naître une France patriote et réunifiée, encline au changement.

La chair et la grâce



★★★★☆

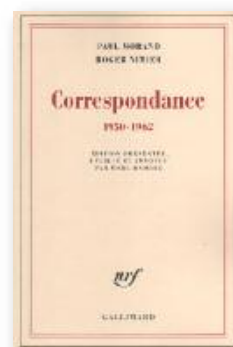
Isabelle Pirot

Salvator, 340 p., 22 €.

Matthieu est le héros de ce roman bouleversant sur la quête de soi et sur la grâce qui advient au fil de la vie. Fils de paysans bretons et pauvres, souffrant de relations tendues avec son père, il cherche son salut en entrant au séminaire. Mais le jeune prêtre, après des débuts prometteurs, est désarmé par une série d'imprévus qui jalonnent sa route: la rencontre d'une femme amoureuse, la disgrâce dans le monde ecclésiastique, les remords... Ce

roman, qui s'achève dans les décors somptueux des Alpes, raconte aussi comment, en s'abandonnant peu à peu à la grâce, et en s'appuyant aussi sur des amis aussi étonnants qu'attachants, Matthieu réussit à la fois à rester fidèle à sa mission et à creuser davantage sa raison d'être et à découvrir sa vocation profonde... Cette fiction, qui ne se veut ni à charge ni à thèse, relate avec une exquise délicatesse et dans un style prenant, rappelant celui des œuvres picaresques, la vie d'un homme dont les choix guidés au départ par la crainte et la fuite de soi, deviennent au fur et à mesure des fruits mûrs de la Grâce enfin reçue et pleinement accueillie.

Correspondance 1961-1963 Morand - Nimier



★★★★☆

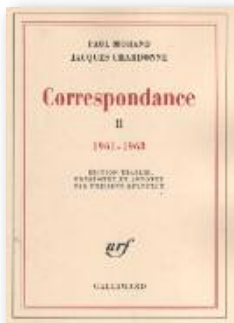
Gallimard, 640 p., 34 €.

Ces 485 missives entre Paul Morand et Roger Nimier vont au galop des Hussards: pastiches littéraires, menus gastronomiques, programmes de journées et de nuits fantaisistes, analyse technique des nouveaux bolides, commentaires sur les exploits des rugbymen français et le génie de Joyce ou de Talleyrand. De 1950 au drame de septembre 1962, la connivence et l'admiration s'installent vite entre un « père » qui semble ra-

jeunir et un « fils » qui trouve, aussi, un camarade de jeu. Dans le ton sec à l'humour insolent, c'est le guide du parfait Hussard.

Leur correspondance montre également Nimier au travail, dans la presse puis chez Gallimard. Délaisant son œuvre, il défend un Morand négligé depuis la guerre et une certaine idée de la littérature. Puis il prépare secrètement son retour avec un roman de l'amitié, *D'Artagnan amoureux*, qui paraîtra un mois après sa mort. Entre-temps, Paul Morand est devenu le quatrième mousquetaire de la bande de Roger Nimier, avec Antoine Blondin et Kléber Haedens, qui sont les fidèles protagonistes de ces lettres. Sans compter bien sûr Jacques Chardonne, surnommé « le Solitaire », avec lequel tous deux correspondent en parallèle.

Correspondance 1961-1963 Chardonne-Morand



★★★★☆

Gallimard, 1180 p., 46,50 €.

« Il était ma liaison avec la jeunesse, avec la vie, les éditeurs, les journaux, les films. [...] Nous étions, un peu, son père. » Roger Nimier est mort brutalement le soir du 28 septembre 1962, sur l'autoroute de l'Ouest. Après ce « coup de massue », Paul Morand n'a plus que sa correspondance quotidienne avec Jacques Chardonne pour se consoler.

Très tôt, Paul Morand et Jacques Chardonne ont compris qu'ils écrivaient ensemble leur grand œuvre. Dès 1957, ils rêvaient à la postérité offerte par cette correspondance. À travers leur amitié, deux univers et deux caractères s'affrontent : le cosmopolitisme face au microcosme, la vitesse flamboyante face à la concision lumineuse. Si leur style se change parfois en arme lourde et néfaste, le plus souvent les lames sont fines et étincelantes.

En bon Charentais, Chardonne excelle dans la botte de Jarnac et ses phrases courtes de moraliste font souvent mouche. Le sage Chardonne, chirurgien du cœur, reste immobile dans son jardin de La Frette, tandis que l'ardent Morand ne s'arrête jamais, décapoté, de Vevey à Tanger en passant par le Portugal. Après les années noires de la guerre, c'est un bain de jouvence. Ni la mort du hussard, son ancien protégé, ni celle de son fils Gérard ne troublent véritablement Jacques Chardonne. Le cœur blindé par le style, il est tout à l'éducation de son nouveau favori, Matthieu Galey, et couve Bernard Frank, François Nourissier et Michel Déon d'un regard de velours cachant le venin. En secret, Chardonne prépare une « Histoire de l'édition » qui doit l'occuper jusqu'à sa mort.

De l'Écosse à Madère, Paul Morand, lui, poursuit ses voyages. Morand a la tenue noble du cavalier au sabre, dans une armure ciselée de mots qui brillent de mille feux. Il vagabonde dans l'histoire et la politique, jouant aux prophéties avec Chardonne et trouvant dans le présent la confirmation de ses choix passés. Deux fois Morand échoue à l'Académie française, malgré les stratégies

de Chardonne. Morand s'indigne de la construction du mur de Berlin, observe « Gaulle » devenu « le Guide » se dépêtrer de la guerre d'Algérie et de l'OAS, ou arbitre le duel entre Khrouchtchev et Kennedy avant la mort de ce dernier, qu'il trouve « balzacienne ».

Chez Morand et Chardonne, la littérature, c'est beaucoup plus que la littérature.

Au temps pour nous



★★★★☆

Caroline Lunoir

Actes Sud, 280 p., 21 €.

Défiant l'un des derniers hivers de la Seconde Guerre, les hommes du capitaine Sonnal vont de campements en embuscades, luttent, s'épaulent, ont froid et faim, sont las. Ils doivent maintenir l'activité du groupe, coûte que coûte, avec pour ciment la discipline et la rudesse des jours qu'ils partagent. Si certains cherchent la gloire et d'autres la liberté, tous vivent avec la mort au bout des doigts, le pouvoir de tuer, le devoir de juger. Parfois celui d'exécuter. Comment différencier les lâches des braves, et faire taire les différends d'autrefois au profit d'une cause commune ?

Récit du quotidien âpre et des enjeux contradictoires de la Résistance, ce second roman convoque

tout ensemble les conditions de vie extrêmes de ces confréries improbables, les actions d'éclat et leurs revers cuisants, la dureté et la solitude du commandement, la cruauté de l'ennemi. D'une écriture pondérée révélant la détresse ou l'irrémissible culpabilité des hommes face aux choix qui ne vont pas de soi, aux logiques vengeresses, au regard du "mal accusé", ce livre est la chronique d'une exécution que le combat impose et que la victoire tait.

La famille c'est sacré!



★★★★☆

Cédric Burgun

Artège, 170 p., 15 €.

« La famille est importante, elle est nécessaire pour la survie de l'humanité. S'il n'y a pas de famille, la survie culturelle de l'humanité est en danger. Que cela nous plaise ou non, la famille est la base. » C'est ce que disait le pape François à la radio de l'archidiocèse de Rio de Janeiro, le 27 juillet 2013.

En regardant la famille dans la réalité de sa beauté et l'appel de Dieu concernant notamment la vie conjugale, l'auteur, à la suite du synode sur la famille en octobre 2014 à Rome, insiste sur l'importance de la conversion de l'Église pour la famille qui ne doit pas être une pastorale comme une autre.

La pastorale de la famille doit devenir une urgence de la « nouvelle évangélisation ». Le synode le dit exactement: « L'annonce de l'Évangile de la famille constitue une urgence pour la nouvelle évangélisation. L'Église est appelée à le mettre en pratique, avec une tendresse de mère et une clarté d'enseignante, dans la fidélité à la kénose miséricordieuse du Christ. La vérité s'incarne dans la fragilité humaine non pour la condamner, mais pour la sauver. » Un livre essentiel pour comprendre combien il est urgent de sauvegarder la famille.

La grande promesse de Godefroi



★★★★☆

Germaine Lary

Téqui, 120 p., 12 €.

L'Histoire de France nous a laissé le nom du héros de ce livre: Godefroi de Bouillon. Chef de la première Croisade, et proclamé roi de Jérusalem, il refusa ce titre parce qu'il ne voulait pas porter une couronne d'or là où le Christ Jésus avait porté une couronne d'épines. Ce noble et beau chevalier a inspiré à l'auteur les aventures de Godefroi à l'âge où celui-ci se préparait à recevoir le Sacrement de Confirmation qui le ferait pour la vie chevalier du Christ. C'est pour vous, jeunes sentinelles,

comme Jean Paul II vous appelait, que paraît à nouveau ce livre passionnant, écrit pour des garçons et des filles qui vous ressemblaient...

Là-bas, au loin, si loin



★★★★☆

Jean Raspail

R Laffont, 1180 p., 30 €.

Cinq chefs-d'œuvre de Jean Raspail et un inédit (inachevé) réunis en un seul volume! Trois parties composent ce volume. Les deux premières illustrent les grands cycles romanesques de l'auteur du Camp des Saints: « La Patagonie », avec Le Jeu du Roi, Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie (Grand Prix du roman de l'Académie française), Qui se souvient des Hommes... Puis « Les Confins », avec Septentrion et Sept Cavaliers quittèrent la Ville au crépuscule par la porte de l'Ouest qui n'était plus gardée (une des plus belles phrases de la littérature française). Et enfin « L'inédit »: La Miséricorde.

Le XX^e siècle n'est décidément pas celui de Raspail. Le XXI^e non plus. Dépourvu de panache et d'ambitions nobles, jugé insupportablement médiocre, le monde moderne le pousse à rejoindre de lointains rivages inaltérés par le temps. Des aventures qui nous entraînent là-bas, au loin, si loin...

Mais de quoi sont peuplés les horizons lointains de Raspail? La réponse se trouve probablement dans *La Miséricorde*, le roman inédit, et inachevé, qui clôt l'épais recueil. Une surprise de taille pour le lecteur. Un accouchement dans la douleur pour son auteur qui en a rédigé les premières lignes en 1966, en a interrompu l'écriture à deux reprises, avant de renoncer définitivement à le terminer en 2003.

Jean Raspail sait faire se lever des mondes mystérieux, des mondes d'où, comme ses héros qui sont devenus nos compagnons, on ne ressort jamais intact. Au-delà des landes. Des steppes. De la mer. Des septentrions. Des plaines semées de lacs. Des marécages qui disparaissent sous des océans de roseaux. Les lisières. Les bordures. Les marches. La Frontière. Le Jeu du Roi, c'est celui d'un petit garçon qui rêve d'un royaume et d'un roi de Patagonie. Un monarque que l'on découvre – et à qui on a fait allégeance – dans *Moi, Antoine de Tounens, roi de Patagonie*. Avec ses sujets akaloufs de *Qui se souvient des Hommes...* Avec *Septentrion* et *Sept Cavaliers*, nous passons de l'autre côté du limes. De l'autre côté du rêve. Là-bas. Au loin. Si loin...

La Miséricorde est la relation romanesque d'une histoire vraie, d'un terrible fait divers survenu il y a soixante ans et qui bouleversa la France. L'histoire est celle, authentique et terrifiante, du curé d'Uruffe (rebaptisé «*curé de Bief*») qui assassina sa maîtresse et l'enfant qu'elle attendait de lui. Un acte odieux auquel Raspail donne une dimension mystique. À cette histoire se mêle le

parcours spirituel de Jérôme des Aulnais – une sorte de double de l'auteur –, l'avocat qui avait assuré la défense du criminel aux Assises quelques années auparavant et qui se confesse à lui.

Ici, pas de grands espaces, ni de héros rêveurs, mais un prêtre et un pénitent explorant l'intimité de leur âme. L'un est face à son crime, l'autre à ses turpitudes. Et tous deux sont face à Dieu. Ils partent à la conquête de leur rédemption. Illuminée par l'espérance, cette double expédition est sans doute la plus belle qu'ait menée Jean Raspail.

Laissez-nous faire !



★★★★☆

Alexandre Jardin

R Laffont, 210 p., 17 €.

« Toute ma vie, j'ai eu peur de me perdre dans ma passion pour la France. Alors j'ai longtemps porté un masque de romancier. Je corrigeais le réel par écrit au lieu de le remanier. Je publiais pour ne pas agir politiquement, par confort et, disons-le, couardise.

Pour jeter le masque, manquait le moment où la nécessité publique serait plus forte que mes trouilles privées. L'instant où je ne supporterais plus de vivre une époque droguée au déni permanent et shootée à l'ironie. Manquait le choc qui me condui-

rait non à vouloir prendre le pouvoir mais à en donner à ma société si féconde et créative ».

Divisé par ses problèmes politiques, économiques et sociaux, notre pays subit une longue et grave crise, sans que le stérile mouvement de balancier qui fait alterner au pouvoir les traditionnels partis de droite et de gauche y apporte le moindre commencement de solution. Les élites se maintiennent en place, et le monopole de la révolte grandissante est laissé aux extrêmes. Convaincu que le problème n'est pas la classe politique mais les citoyens. Le romancier écrit un manifeste enthousiaste, un appel à une société d'acteurs se prenant en main au lieu d'être spectateurs de leur morosité – à l'image de ce marchand malouin qui, à la question « Comment l'État peut vous aider? » que lui posait Colbert, répondit: « laissez-nous faire! »

Dans cet ouvrage il raconte sa double vie de citoyen engagé désormais à 100 % dans une stratégie en cours pour relancer la France par en bas sans rien attendre d'en haut. Commencé avec l'association *Lire et Faire Lire* ce combat quotidien de militant associatif se poursuit aujourd'hui avec *Bleu, Blanc, Zèbre*, une association en plein développement qui a résolu de fédérer les « faiseurs » qui, sortant du cadre, fabriquent déjà des solutions concrètes, au sein de la sphère privée comme de la sphère publique, pour réparer notre nation, et ce dans tous les domaines (chômage, alimentation, bancarisation, couverture sociale, alphabétisation, transports, etc.) Tour à tour livre d'analyse, passage aux

aveux, roman d'action peuplé de personnages truculents et mode d'emploi d'une révolution solidaire, ce livre dévoile les dynamiques de la société civile et donne envie de reconstruire notre pays !

Malaise dans l'inculture



★★★★☆

Philippe Val

Grasset, 260 p., 16 €.

À quoi bon la culture puisque le monde tient désormais en deux catégories : *like* et *unlike*? C'est ainsi qu'on subit jusqu'à la nausée les dénonciations d'Edwy Plenel, les indignations d'Edgar Morin, la nostalgie totalitaire d'Alain Badiou ou les leçons de morale de Cécile Duflot : ils sont « antisystèmes ». Le « système », c'est le mal. Ça ne veut rien dire, mais ça défoule. Le prêt-à-s'indigner médiatique, c'est la trop mince couche de glace sur laquelle titubent nos démocraties modernes. Il alerte sur la disparition des escargots, mais reste indifférent à la résurgence de l'antisémitisme. Mais l'auteur ne mentionne jamais la christianophobie !

Qu'il s'agisse de la réintroduction des ours, d'un licenciement à la Poste ou du meurtre de Juifs perpétrés par un djihadiste dans une école, c'est le sociologisme qui, immanquablement, dit le bien et le mal,

repris par les rédactions, les chroniqueurs, les humoristes, les parlementaires, sous les yeux de plus en plus indifférents des citoyens désespérés. Les autres points de vue sont insultés, ridiculisés, marginalisés, refoulés aux confins de l'hérésie. On n'a jamais vu dans l'Histoire qu'une telle censure morale des points de vue puisse durer bien longtemps.

En fait la gauche parle à la gauche !

En apparence, le livre se présente comme un pamphlet contre le « sociologisme », « pensée totalitaire molle » censée nier la liberté individuelle, et donc la responsabilité, au profit de l'égalité, et donc des dominés (ie les musulmans). Or c'est tout le contraire : cet essai est un plaidoyer pour la sociologie. Notons d'abord que l'auteur revendique haut et fort l'humour qui ferait défaut aux « militants du bien » de « la vraie gauche ». Le texte est parsemé d'ironie. Il traite le pape François, sinon de sociologue, du moins de « gauchiste ». S'il dénonce Rousseau et sa « conception totalitaire de l'égalité », il fait du philosophe l'ancêtre, non seulement de Pierre Bourdieu, mais aussi du « Soviet suprême » et du « discours anticolonial ». Pour faire bonne mesure, il rajoute « l'antifreudisme » et ... Ben Laden ! Quant à Michel Onfray, il devient ici l'emblème du « sociologisme ». En réalité, il s'agit évidemment d'un canular qui vise à démasquer les médias. C'est par l'exemple que l'auteur s'emploie à démontrer que « l'information est de plus en plus idéologique en France ».

Ironie suprême : en pratique, Philippe Val s'avère bourdieusien. Avec cet ouvrage il prouve de manière

éclatante que, pour être convié dans les médias, il suffit de porter le sens commun médiatique tout en le dénonçant, de conjuguer la position du majoritaire et la posture du minoritaire, d'être dominant et de se dire victime.

On a tué tous les indiens



★★★★☆

Jules Gassot

R Laffont, 270 p., 18 €.

À quelques jours de ses trente ans, et après sept ans, Julie n'aime plus Benjamin Chambertin. Elle s'en va donc. Un rêve d'éternité s'écrase sur ses baskets. C'est quoi une rupture ? Deux êtres qui se disent au revoir en sachant qu'ils ne se reverront jamais. Deux joueurs avec les mauvaises cartes qui ne veulent pas perdre. Une rupture c'est le gouffre où l'on sombre comme lorsqu'on est amoureux. Une rupture c'est la mort qui change de nom parce qu'on est toujours vivant.

Cette rupture qui lui tombe sur le coin du nez quand il s'y attend le moins, une vie à repenser, les souvenirs un peu « pêle-mêle » qui rejaillissent et se bousculent, une situation qui en rappelle une ancienne partagée avec l'être « perdu », un arrière-goût de tendresse, mais beaucoup de colère et de nostalgie surtout... L'auteur fait également vivre,

à travers l'histoire de Benjamin Chambertin, toutes les expériences auxquelles un jeune de 30 ans, traversant une rupture douloureuse, est tenté de se frotter. Les applications de rencontres prendront, entre autres, une place de choix dans le quotidien de Benjamin qui se raccrochera à cette réalité virtuelle pour passer ce cap délicat. Pendant qu'il pleurera Julie, totalement désabusé, il croisera la route de diverses jeunes femmes. Des « rencontres distrayantes » mais pas toujours rassasiantes pour ce jeune homme désenchanté. Tel le Alain Leroy du *Feu follet*, il cherche à se heurter à quelque chose de solide, à trouver un sens. Errances nocturnes, vertige de la solitude, soigner la vie au whisky, tout faire pour échapper au tocsin de la trentaine.

L'auteur raconte, à travers l'histoire de Benjamin Chambertin, les turpitudes et les aventures d'un trentenaire qui s'est heurté à une rupture amoureuse. Le jeune auteur parle de tout, sans complexe et sans retenue mais toujours avec justesse : le sexe, cru mais pudique, joue un grand rôle dans ce parcours initiatique de la reconstruction du narrateur. Résolument moderne, sans superflu, l'auteur sait décrire les réalités virtuelles des applications de rencontre, toujours avec sincérité, jamais avec vulgarité. Un roman rythmé qui saura toucher la sensibilité de tous ceux qui sont déjà passés par cette phase mélancolique, il en fera sourire d'autres car ce n'est pas qu'un livre sombre.

La signature Gassot, c'est d'abord de rendre compte des turpitudes d'un trentenaire affrontant la rupture. L'écriture dynamique, fraîche et di-

recte peut parfois agacer, mais finit par convaincre. Pari réussi pour ce premier roman. Même si tout est foutu, même si tout est perdu, il y a toujours un visage à viser, à espérer, à vaincre.

Joseph



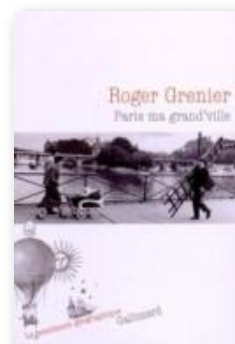
★★★★☆

Marie-Hélène Lafon

Buchet-Chastel, 140 p., 13 €.

Joseph est ouvrier agricole dans une ferme du Cantal. Il a bientôt soixante ans. Il connaît les fermes de son pays, et leurs histoires. Il est doux, silencieux. Il a aimé Sylvie, un été, il avait trente ans. Elle n'était pas d'ici et avait beaucoup souffert, avec et par les hommes. Elle pensait se consoler avec lui, mais Joseph a payé pour tous. Sylvie est partie au milieu de l'hiver avec un autre. Joseph s'est mis à boire, comme on tombe dans un trou. Joseph a un frère, marié, plus beau et entreprenant, qui est allé faire sa vie ailleurs et qui, à la mort du père, a emmené la mère vivre dans sa maison. Joseph reste seul et finira seul. Il est un témoin de la vie des autres. Roman émouvant, traversé en profondeur par une rivière souterraine qui a prénom de femme et de servante : Félicité. Avec talent et humour, l'auteur rend ici un magnifique hommage à son cher Flaubert...

Paris, ma grand'ville



★★★★☆

Roger Grenier

Gallimard, 130 p., 16 €.

Depuis les années 1940, lorsqu'il est arrivé à Paris pour y vivre, changeant de logement au gré des situations, l'écrivain connaît sa ville comme sa poche, pleine de souvenirs et de rencontres. Au fil de l'itinéraire qu'il propose ici, entraînant le lecteur avec sa bienveillance coutumière, de nombreux auteurs pointent le nez : Gérard de Nerval, Stendhal, Georges Bataille, Rachilde, Boris Vian, Jacques Prévert, et bien sûr Albert Camus, rencontré en 1944 dans les escaliers du journal *Combat*. Il repère les adresses où vécurent ses parents et son grand-père, prote et imprimeur boulevard de Strasbourg, et ses souvenirs de la Libération de Paris sont encore vifs : voici le jeune résistant longéant fébrilement les rues parisiennes en ce mois d'août insurrectionnel, sautant de porte cochère en porte cochère pour éviter les balles et bientôt investi de pouvoirs inattendus pour se retrouver dans les ors des bâtiments officiels, depuis peu désertés par les Allemands.

Plus tard, devenu journaliste, l'auteur interrogera William Faulkner, Henry de Montherlant ou encore Emmanuel Berl. Se sentant enfin définitivement parisien quand, en 2010,

le lycée Henri-IV lui demandera de venir parler devant les élèves de *La Princesse de Clèves*. Ainsi se lit ce Paris: en emboîtant le pas de ce promeneur si élégant.

« Je ne sais pas si je suis un provincial ou un Parisien. Je suis né par hasard en Normandie. Pau et le Béarn où j'ai passé mon enfance et mon adolescence m'ont inspiré une bonne partie de mes livres. Mais ma ville, c'est Paris. J'ai l'impression que les vrais Parisiens sont ceux qui sont nés ailleurs et pour qui vivre à Paris est une conquête. Il me suffit de passer sur un pont de la Seine, et je m'émerveille. Des ciels incomparables! Ce n'est pas un rêve, je suis à Paris! »

Le Révolutionnaire, l'Expert et le Geek



★★★★☆

Gaspard Koenig

Plon, 272 p, 15,90 €

La France a un problème avec le libéralisme. Elle en est en partie le berceau, à travers des auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles comme Jean-Baptiste Say ou Alexis de Tocqueville. Mais, depuis près d'un siècle, elle lui a tourné le dos. En préambule de son dernier livre, l'auteur raconte qu'« il m'a fallu passer une année à Columbia University (New York) pour découvrir, au hasard d'un cours

sur la philosophie continentale, cette tradition française ». Cette découverte tardive est devenue un idéal pour le jeune agrégé en philosophie, qui l'a amené à créer un think tank (Génération Libre).

Pour lui, le libéralisme ne saurait se réduire au modèle économique dominé par le marché auquel on tend à le ramener. C'est la mise en avant comme priorité absolue de l'autonomie, c'est-à-dire de « la capacité de l'individu à effectuer ses propres choix ». Le titre symbolise « trois systèmes de représentation du monde, ancrés dans trois moments de l'histoire de France: le modèle révolutionnaire; la tentation planiste; l'utopie numérique ». L'écrivain mêle avec brio l'histoire, la philosophie et l'économie pour explorer successivement ces trois stades, mais aussi pour jeter les bases de réformes radicales qui pourraient remettre l'individu au centre de la vie publique.

Le révolutionnaire, ce pourrait être la figure d'Isaac Le Chapelier, « comète de la vie politique française ». Député du tiers état en 1789, il préside l'Assemblée nationale lors de la nuit du 4 août. Guillotiné en 1794, il laissera à la France une loi qui porte son nom, qui « visait à « anéantir » (le terme est savoureux) toutes les corporations de métiers [...] de manière à briser les rentes et à fluidifier le marché », afin de garantir la liberté d'entreprise. Deux siècles plus tard, alors qu'Uber subit les foudres des taxis et des pouvoirs publics, Gaspard Koenig n'hésite pas à jouer les provocateurs pour appeler de ses vœux une nouvelle nuit du 4 août: « Notre boussole, c'est l'autonomie individuelle, pas

la liberté aristocratique du privilège. C'est pourquoi nous devons faire un grand feu de joie des innombrables statuts, corps, catégories, ordres, syndicats et autres chapelles qui cherchent à créer leur propre norme et polluent notre horizon social. » À la place de ces « rentiers », et à rebours de nombreux politiciens dits « libéraux », il propose d'établir un revenu universel, assuré par l'État: « Donnons à chacun de quoi se libérer de la peur du lendemain - non pas au nom de la justice ni de la paix sociale, mais de l'autonomie. »

L'expert, deuxième figure, est avant tout un repoussoir. Il symbolise le planisme, « cette idée perverse selon laquelle les choix individuels [...] doivent être orientés et limités [...]. Par qui? Non par la volonté générale [...] ni par les associations de l'espace civil, mais par des experts, qui ont peu à peu envahi toutes les structures de l'État et tracé la diagonale mortifère du pouvoir ». « L'État n'est plus un outil au service d'un certain ordre démocratique, mais s'identifie à la nation elle-même, qu'il couronne et englobe. » Pour l'auteur, « il ne faut pas chercher plus loin les maux dont souffre la France aujourd'hui ».

Et demain? La troisième partie de l'ouvrage y est consacrée, à travers la figure du « geek », symbole de l'utopie numérique planétaire promise par les géants du Web: individus connectés en permanence, règne des plates-formes et des algorithmes prédictifs, disparition de la notion de vie privée, remplacement du salarié par le « freelancer » ou le robot, et même transhumanisme, c'est-à-dire transformation de l'humanité

par les nouvelles technologies. « Ce monde que la Silicon Valley nous prépare arrivera vite en France, avec des conséquences importantes pour notre conception de l'individu, de l'État et de l'autonomie. »

S'il appartient à la génération numérique, Gaspard Koenig ne se prive pas d'en dénoncer les abus et renvoie dos à dos les « ultraplannistes » et les « ultratechnologiques ». Au-delà du risque de la « concentration de pouvoirs extravagante » que représentent les maîtres des réseaux, que deviendra en effet l'autonomie dans un monde où Google et Amazon sauront, avant moi, ce dont j'ai envie ?

Le roman de Renart, la colère du lion



★★★★☆

Gallimard jeunesse, 60 p., 5,50 €.

Maître Renart n'a qu'une idée en tête : se remplir l'estomac. Maître dans l'art de la ruse et de la flatterie, il embobine Chanteclerc le coq, Tiécelin le corbeau ou le loup Ysengrin, son ennemi juré... Lassé des fourberies de ce turbulent vassal, Noble, le roi lion, est bien décidé à rétablir l'ordre dans son royaume. Qui sera donc capable de ramener Renart à la cour pour qu'il réponde de ses méfaits ? Le blaireau est revenu bredouille et prétend que son cousin

est parti en pèlerinage. Le roi lance alors Tybert le chat, puis Brun l'ours à ses trouses... Mais le rusé goupil a plus d'un tour dans son sac. Bien malin qui pourra l'attraper !

Le secret du connétable



★★★★☆

Jean-Joël Brégeon

Le Rocher, 150 p., 16 €.

Réfugié à Goa, comptoir portugais des Indes orientales, le secrétaire du connétable de Bourbon raconte la vie de son maître en lui donnant le beau rôle. Ce grand féodal, connétable de France n'avait pas supporté la saisie de ses immenses domaines par François 1^{er}. Il était passé au service de l'empereur Charles Quint. En 1525, à Pavie, le Charles II de Bourbon de Montpensier eut la satisfaction de faire prisonnier François 1^{er}. En 1527, quasi abandonné par Charles Quint et sans retour possible, il marcha sur Rome en compagnie de lansquenets protestants. La veille du Sac de la Ville éternelle, le 5 mai, qui se déroula comme une apocalypse, il perdit la vie à l'assaut de ses remparts. À l'histoire du connétable, le vieux secrétaire ajoute ses inquiétudes. Il craint le pire car il est détenteur d'un terrible secret. À de rares exceptions près, tous les personnages, ont existé et sont évoqués dans cette fiction dans des situations certifiées.

Avec la précision d'un miniaturiste et dans un style enlevé, l'auteur décrit de l'intérieur le destin tragique d'un grand seigneur dont les raisons de vivre ne sont pas les nôtres. L'émotion, qui monte au fil du texte, finit par tout submerger. Quel était le terrible secret du Connétable ?

Une simple lettre d'amour



★★★★☆

Yann Moix

Grasset, 140 p., 13 €.

Une femme, quand elle aime, se fait accroire que son dernier amour en date est confondu avec son amour ultime ; elle appelle « homme de sa vie » un être humain qu'elle tentera, à force de mille contorsions, de mille arrangements, de mille dénis, d'inscrire dans une figure idéale. Tandis qu'un homme, quand il aime, aime toujours déjà ailleurs ; il appelle « femme de sa vie » la prochaine femme qu'il rencontrera – il vaque de brouillons en brouillons. La définitive, pour lui, est incessamment la suivante, selon l'auteur.

Il est toujours bon d'écrire aux femmes que l'on aime. Ne serait-ce que pour les avertir, une fois la rupture consommée, pourquoi elles font bien de fuir ceux qui leur ont menti, les ont bernées, les ont parfois trompées pendant si longtemps. Il en va de

leur départ comme de la mer, lorsque celle-ci se retire: on s'aperçoit de ce qui se cachait sous les flots.

Pourquoi ne pas avouer, une bonne fois pour toutes, que les hommes sont des tricheurs, des hypocrites, des manipulateurs, des cyniques, des lâches et des faux-monnayeurs. Dès lors qu'ils sont aimés, cela leur donne des ailes pour faire valoir cet amour dans d'autres bras. Aimer un homme, c'est fabriquer un infidèle. L'amour qu'il reçoit, il le transmute sans répit en assurance divine, en immunité frimeuse, en fière arrogance. En garantie d'être aimé ailleurs.

Voici la lettre (imaginaire?) d'un jeune homme de 27 ans à une femme qu'il crut aimer, quand bien sûr il n'aimait que lui-même. Un tiers de sentiment, deux tiers de sexe et 100 % triste.

On ne joue pas avec les épées



★★★★☆

Fanny Salmeron

R. Laffont, 160 p., 16 €.

Dans ce recueil de neuf nouvelles, on se promènera sur une plage, on apprendra le chinois avec un panda, on allumera des incendies, on papotera avec un sushi, on sera jaloux et joyeux, on tombera amou-

reux, on sera tenté par la magie noire, on se racontera des histoires et surtout on saura pourquoi il ne faut pas jouer avec les épées. Un univers décalé, soyeux, triste et drôle. Des nouvelles qui rendent les journées plus jolies.

Vendée et vendéens



★★★★☆

Claude Petitfrère

Folio, 360 p., 7,50 €.

Comprendre la Vendée, c'est admettre une complexité de motivations et de déceptions spécifiques au bocage, à la mesure des espérances mises en 1789 dans la réunion des États généraux. Les paysans, majoritaires, paient finalement plus d'impôts que sous l'Ancien Régime, et locataires de leur terre ou journaliers, ne peuvent acquérir de biens nationaux. Les artisans, fils de paysans, sont pris en tenailles entre la hausse catastrophique des prix alimentaires, la chute des commandes et la désorganisation de l'économie au début de la Révolution. Dans un pays d'habitat dispersé et d'individualisme agraire, la communauté rurale, c'est la paroisse, c'est le prêtre qui a le monopole de l'instruction. Or voilà que la ville s'en mêle, avec la Constitution civile du clergé. Car le grand ennemi devient très vite le bourgeois, lui aussi roturier, mais désormais

acquéreur des terres, âpre au rendement, occupant de toutes les places et de tous les nouveaux pouvoirs: garde national, juge, percepteur, maire, administrateur du district. Quitte à mourir les armes à la main, mieux vaut que ce soit pour son petit « pays » que pour la Nation qui n'a pas tenu ses promesses. C'est alors que les intérêts et les conflits sociaux trouvent à se draper dans la défense de la foi et du roi, dès lors que l'aristocratie propose l'encadrement militaire. Ainsi alla la Vendée.

Oui vous avez du charisme



★★★★☆

Béatrice Toulon

Dunod, 190 p., 16 €.

Le charisme, valeur absolue de notre époque... Selon une étude, 91 % des « top managers » considèrent que le charisme est la composante essentielle du leadership, première des qualités recherchées chez un manager. Or, malgré les croyances, le charisme n'est pas une question de don, il provient de la capacité d'une personne à faire rejaillir sur les autres ce qu'elle porte en elle. Il requiert conviction, énergie, volonté et... maîtrise de techniques. Très concret, cet ouvrage propose d'aider le lecteur à découvrir et exprimer son charisme potentiel. Accessible et vivant, il s'appuie sur des conseils

directement opérationnels, des exercices pratiques, des anecdotes terrain, des exemples éclairants, des témoignages, conseils et astuces...

L'avenir t'appartient



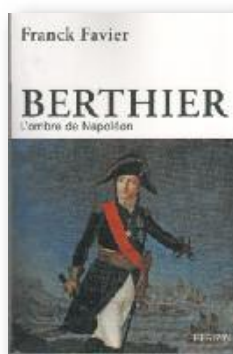
★★★★☆

Olivier Pons

Salvator, 190 p., 18 €.

Le thème de l'aventure habite depuis longtemps l'auteur. Ses rencontres professionnelles avec de nombreux jeunes l'ont amené à réfléchir à la façon de transmettre ce goût de la vie et de l'aventure. Leurs questions l'ont guidé dans la construction originale de ce livre: un recueil de lettres adressées à des jeunes en quête de sens et d'avenir. Le parti pris de cet ouvrage repose sur cette double problématique: répondre aux questions des jeunes, et leur donner des pistes pour relire, discerner, choisir et enfin s'engager dans l'aventure de la vie. Trois thèmes essentiels sont ainsi abordés: la construction de la personnalité, la vie intérieure et l'engagement. Illustré par des citations de personnalités modèles, cet ouvrage s'adresse bien sûr aussi aux parents, éducateurs et enseignants. Chaque thème évoqué peut constituer un sujet de débat, de café-philos... Voici un livre à la fois de transmission et de convictions... un signe d'espérance.

Berthier, l'ombre de Napoléon



★★★★☆

Franck Favier

Perrin, 350 p., 23 €.

Cet ouvrage retrace la biographie du maréchal Berthier, ombre de Napoléon, cheville ouvrière des stratégies napoléoniennes et grand dignitaire de l'Empire.

Davout, Lannes, Murat, Ney, LeFebvre... autant de compagnons de la gloire et de l'épopée napoléonienne. Étrangement, le nom de Berthier occupe rarement les premiers rangs, comme si on lui déniait sa participation active aux succès et aux échecs de l'Empereur. Pourtant, pendant près de dix-huit ans, il fut le maréchal de l'ombre, suivant Napoléon dans toutes ses campagnes, transcrivant et transmettant avec fidélité ses ordres, de jour comme de nuit. L'aigle sut le combler en lui attribuant fonctions, honneurs et richesses, sans pour autant l'apprécier humainement.

Considéré comme incolore et sans esprit, accusé sans fondement de trahison en 1814, mort de façon mystérieuse en 1815, le major général de la Grande Armée reste méconnu. On oublie souvent qu'il a existé avant Napoléon: il a servi dans les armées de Louis XVI, combattu en

Amérique et pendant la Révolution, tissé des amitiés avec La Fayette, Noailles ou encore Rochambeau. De même, au-delà des fastes de l'Empire, l'homme apparaît plus complexe: amoureux passionné d'une marquise italienne, mari d'une princesse bavaroise, père de famille attentionné et gestionnaire averti d'un domaine foncier sans équivalent dans la France impériale.

Le catholicisme évangélique



★★★★☆

George Weigel

DDB, 310 p., 20 €.

Voici un essai vivifiant pour repenser le catholicisme aujourd'hui. L'Église catholique se trouve au seuil d'une époque radicalement nouvelle de son histoire bimillénaire. Le rideau tombe pour l'Église telle que la Contre-Réforme du XVIe l'avait façonnée, et se lève pour le catholicisme évangélique du troisième millénaire: une manière d'être catholique enracinée dans plus d'un siècle de réforme catholique; un renouveau axé sur la mission, affiné par le concile Vatican II et vigoureusement exprimé dans la vie et les écrits des derniers papes.

Confronté à la lassitude spirituelle et à un sécularisme (voire un laïcisme) agressif, le catholicisme évangélique annonce l'Évangile de Jésus Christ

et façonne des disciples qui témoignent de la foi, de l'espérance et de la charité par la qualité de leur vie et la noblesse de leurs aspirations.

L'auteur sort définitivement de la guerre civile dans laquelle les chrétiens s'enferment depuis un siècle: la guerre entre traditionalistes et progressistes. Il pose que l'Église catholique ne sera pas réformée parce que ses membres adhéreront à une idéologie plus rigoriste ou plus laxiste, mais parce qu'ils seront plus fidèles au Christ.

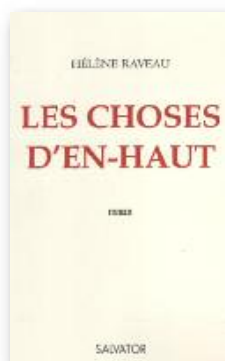
Une Église progressiste est condamnée à mort: lorsque les chrétiens n'ont rien de plus à donner aux autres que l'approbation de ce que l'époque leur offre déjà, elle ne sert à rien. Même chose lorsqu'elle est déconnectée du réel au point de croire qu'il suffise de serrer les boulons pour rayonner. Un minimum de plain-pied est nécessaire pour que l'échange avec le monde soit possible. Comment sortir de ce dilemme? En étant plus radicalement ami du Christ et donc missionnaire.

S'appuyant sur trente années d'expérience à travers le monde catholique, allant des plus humbles paroisses aux plus hauts échelons d'autorité, l'auteur propose une réforme fondée sur la foi et mue par l'impératif missionnaire, réforme qui toucherait toutes les facettes de la vie catholique: de l'épiscopat et la papauté au presbytérat et la vie consacrée; du renouveau de la vocation des laïcs à la redéfinition de l'engagement dans la vie publique; de la liturgie à la vie intellectuelle de l'Église. Le pape François, avec son insistance constante sur la mission, est typique de cette manière

d'être qui préfère considérer Jésus d'abord et les âmes à sauver ensuite, plutôt que de dépenser son énergie à la maintenance institutionnelle. D'une manière générale, il relève que le ferment chrétien, lorsqu'il est radicalement à l'œuvre chez quelques-uns, est suffisamment puissant pour générer une alternative capable non seulement de résister mais de transformer et d'humaniser les cultures.

Ainsi, dans l'ADN chrétien, il y a depuis les origines et dans tous les contextes culturels et historiques deux options très nettes: le refus de l'infanticide et de l'avortement, et le mariage posé comme engagement indissoluble. Ces spécificités sont la clé du dynamisme inouï qui a fait l'expansion chrétienne lorsqu'il était ultra-minoritaire dans le monde gréco-romain.

Les choses d'en-haut



★★★★☆

Hélène Raveau

Salvator, 160 p., 14 €.

Port-Royal n'est pas seulement une station de métro, mais surtout un symbole, un mythe qui a très largement fasciné des écrivains et inspiré notre littérature de près ou de loin: Pascal, Racine, Sainte-Beuve, Montherlant, et aujourd'hui des auteurs comme Laurence Plazenet. Dans ce

roman polémique contre une certaine modernité et un conformisme ambiant, l'auteur imagine la renaissance de Port-Royal en plein XXI^e siècle, sous la poussée d'un groupe de jeunes filles qui veulent réaffirmer l'Absolu des « choses d'en haut ». Affirmation qui n'est pas sans causer gêne et désordres on le devine chez les politiques, autorités religieuses ou bien-pensantes... Une fois de plus, Port-Royal se présente comme une éternelle voix de la conscience et de la liberté spirituelle face aux pouvoirs et aux modes...

L'amitié



★★★★☆

Andréas Schmidt

Ed.. l'Emmanuel, 110 p., 10 €.

Qu'est-ce que l'amitié? Pourquoi est-elle si nécessaire à l'homme? Comment la trouver? Comment l'entretenir? Des philosophes de l'Antiquité aux sociologues contemporains, la quête de l'amitié véritable anime tous les esprits. À la lumière de l'Évangile et des penseurs chrétiens, le thème trouve une coloration spécifique: les amitiés construisent l'homme et nous convient à une amitié plus grande encore, celle du Christ. L'auteur nous fait découvrir de manière concise et lumineuse la nature véritable de l'amitié pour entrer dans une relation plus profonde

avec le Christ. Un lien nouveau qui pourrait bien, à son tour, métamorphoser nos amitiés humaines.

Doit-on le dire ?



★★★★☆

Jacques Bainville

Les Belles Lettres, 360 p., 15 €.

Demeurant depuis de nombreuses années introuvable, ce volume, formé des articles qui paraissent chaque semaine dans *Candide*, est l'un des plus représentatifs du talent de Jacques Bainville. La variété des sujets traités y est le signe de la curiosité et de l'étendue de l'esprit de son auteur.

Dans de très courts articles écrits sur douze ans (1924 à 1936), l'auteur d'*Histoire de France* distille son « ironie paisible » sur les affaires de la France entre les deux guerres, avec la lucidité et l'élégance de style qui le caractérisent.

L'article court, genre qui oblige à une concentration de pensée et d'expression devait tout naturellement tenter un écrivain comme Jacques Bainville. À lire ce recueil, on verra qu'il y a excellé. Sur toutes les affaires, petites ou grandes, qui ont occupé Paris et la France dans l'entre-deux-guerres, Jacques Bainville confie ici ses impressions. Une représentation théâtrale, une lecture, une publication des lettres de Na-

poléon, une candidature aux élections législatives, les déclarations d'un ministre, les crises financières, les difficultés diplomatiques, tout est objet de remarques pittoresques et de réflexions valables. Mais ce qui fait la valeur exceptionnelle de ces articles séparés, c'est que Jacques Bainville qui avait une vaste culture et qui avait beaucoup réfléchi savait qu'il n'y a pas de questions isolées. Ce recueil est le livre d'un historien et d'un philosophe d'où sa sérénité constante et son unité.

De l'extrême amitié



★★★★☆

Jean-Luc Hennig

Gallimard, 350 p., 25 €.

Dans l'amitié, il y a parfois un moment de basculement dans l'amour. Parfois l'un, parfois l'un et l'autre ensemble. Parfois brutalement, parfois après un temps plus ou moins long d'égarement ou d'oubli. C'est à proprement parler un *lapsus*. L'amitié devient amour. On ne l'appelle amitié que parce qu'elle concerne deux hommes ou deux femmes, bien qu'on appelle encore amitié au XVI^e siècle un lien entre homme et femme. C'est ce surgissement de l'amour dans l'amitié que l'auteur a exploré à travers le lien entre Montaigne et La Boétie.

Cet essai se présente comme une enquête, avec la même méthode patiente et objective qu'une enquête policière, sur ce qui reste aujourd'hui encore un mystère indéchiffrable : la nature et la forme de « l'extrême amitié » qu'ont connue entre 1557 et 1563 Montaigne et La Boétie, et ses conséquences sur l'œuvre elle-même de Montaigne.

Cette enquête se présente comme un parcours chronologique et propose donc une relecture minutieuse de l'œuvre de La Boétie (son *Discours de la servitude volontaire*, ses traductions du grec, ses poésies françaises et latines) et par une étude précise de quelques notions clés chez Montaigne comme le nom, le secret, la mort, la folie ou le corps. Pour enfin donner une résolution sinon définitive, du moins vraisemblable de cette énigme sur laquelle on bute encore depuis plus de quatre siècles.

François 1^{er}



★★★★☆

Didier Le Fur

Perrin, 1000 p., 30 €.

Roi chevalier de la Renaissance pour les uns, premier roi absolu pour les autres, François 1^{er} n'est plus que légendes, dorées ou noires. À l'occasion des 500 ans de son accession au trône, en janvier 1515, l'auteur propose sa biographie totale.

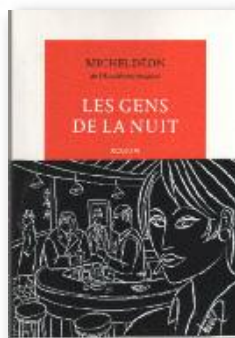
François 1^{er} tient l'un des premiers rôles dans le roman de l'histoire de France. Prince modèle de la Renaissance pour les uns, souverain dominé par les femmes, le vainqueur de Maignan est écrasé par ses légendes. Ces souvenirs, qui s'opposent tout en se nourrissant, ont fait disparaître l'action du monarque, souvent aux antipodes de ce qui fait aujourd'hui sa renommée, en bien ou en mal.

L'historien a rouvert le dossier, sans parti pris et grâce à l'ensemble de la documentation. Ce travail colossal en archives permet de décrasser le roi, son règne et ses proches de ses fables aigres ou douces afin de faire revivre ce qui avait conduit François 1^{er} à agir de la manière qui fut la sienne pendant les trente-deux ans où il gouverna la France, de 1515 à 1547.

Ce fut une vie de pouvoir, où la politique intérieure fut rarement dissociée de la politique étrangère, où la position de la France et de son souverain dans le concert européen fut autant glorieuse que malheureuse. Ce fut aussi, et avant tout, un temps de conflits armés, un temps bien plus violent, bien plus guerrier que celui habituellement évoqué. S'esquisse ainsi le portrait d'un autre prince qui dut souvent, après une période fort brillante au début de son règne, composer avec ses moyens pour résister à la puissance toujours grandissante de son pire ennemi, Charles Quint. S'il rêva de grandeur, c'est parce que sa position à la tête de la France, principale puissance politique et économique de l'Europe, le lui permettait. Ce rêve fut aussi celui que ses devanciers avaient caressé, et que son fils Henri II reçut

en héritage. Fruit de dix ans de recherche, c'est un monument d'érudition et d'intelligence.

Les gens de la nuit



★★★★☆

Michel Déon

La Table ronde, 240 p., 10 €.

Un père futur académicien, un chagrin d'amour, une absence intolérable... conduisent le narrateur, un certain Jean Dumont, à s'engager trois ans dans la Légion. À son retour, insomniaque, il passe ses nuits à faire découvrir le Paris nocturne et envoûtant à de riches étrangers en quête d'émotions fortes. Sur son chemin, tout l'univers de la nuit parisienne et sa « faune » pleine de rencontres inattendues. « Une absence pèse un poids beaucoup plus intolérable qu'une présence. Contre une absence, on ne peut pas se battre. Elle est un mal qui ronge jusqu'au jour où, dans l'éclair d'une rencontre, le voile se déchire: «Ce n'était que cela... », se dit Jean Dumont, mais pour se libérer il a dû se plonger dans la nuit de Paris des années cinquante. Jean Dumont réapprend à faire confiance et à aimer. Sa douleur s'éloigne. Il y fera l'expérience de l'amitié et rencontrera l'amour. Il a lutté contre ce monstre caché au fond du labyrinthe: le temps dévorant. Sur son chemin, il a rencontré

des êtres qui lui ont tenu la main un instant. Il n'était pas aussi seul dans la vie qu'il l'aurait cru, et Paris est une ville grosse de mystères, de tendresses inattendues et de violences soudaines. Paris est une ville infiniment poétique où les femmes ont reçu le don de guérir les hommes de leurs obsessions. Une plongée dans le « Paris by night »

Grandir et faire grandir



★★★★☆

Francis Manoukian

Ed. l'Emmanuel, 180 p., 10 €.

Y aurait-il un chemin de sagesse et de bonheur inscrit dans le cours naturel de l'existence? Comment utiliser le meilleur de ses capacités de l'enfance à la vieillesse? Peut-on progresser toute sa vie sans régresser? Comment être fécond jusqu'au bout? Autant de questions que l'on peut se poser à tout âge et qui peuvent trouver une réponse... si on ose grandir! Car pour l'homme, grandir n'est pas seulement une loi de nature: c'est une vocation à laquelle il est invité à répondre. L'auteur défend l'idée que grandir est une continuité et que chaque âge doit s'attacher à garder vivace le développement de ses potentialités physiques, psychologiques, morales et religieuses. Il s'interroge sur la notion de régression et s'attache à démontrer la puissance

du christianisme pour accompagner cette croissance spirituelle au long de la vie.

Intox, la presse française en délire



★★★★☆

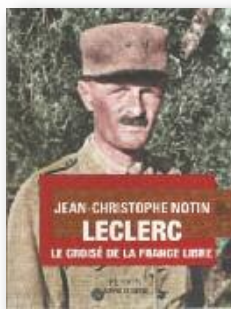
Hubert Monteilhet

Ed. de Fallois, 140 p., 16 €.

Entre les conflits de 70 et de 14, nos glorieux ancêtres ne cessaient de regarder la ligne bleue des Vosges en songeant à une guerre de revanche qui leur rendrait l'Alsace-Lorraine. Car on prenait alors sa revanche à la guerre comme on la prenait au croquet ou aux billes. On se rappelle l'amer conseil de Gambetta : « Y penser toujours. N'en parler jamais. » En fait, les journaux français, experts dans l'art d'influencer l'opinion, en ont souvent parlé et en des termes dont l'auteur, allant de surprise en surprise, met en relief l'humour tragique et la prodigieuse extravagance.

Une étude sur la presse écrite française entre les années 1870 et la Première Guerre mondiale et sur la propagande belliciste et favorable au choc entre les nations qui s'y diffuse. L'historien attribue à ces idées récurrentes une part de responsabilité dans le déclenchement du conflit mondial. Une revue de presse peu ordinaire.

Leclerc



★★★★☆

Jean-Christophe Notin

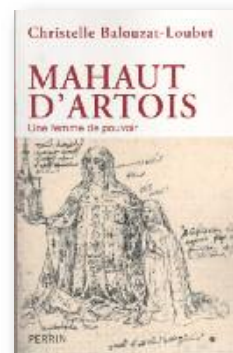
Perrin, 260 p., 22 €.

« Les jeunes gens intelligents, il y en a trop. Ils courent les rues. Parlez-moi d'un caractère. Parlez-moi de Hauteclocque ». Voilà en quels termes un père jésuite évoquait le futur général Leclerc durant sa scolarité. Toute sa vie, l'officier a fait des choix singuliers qui l'ont conduit à devenir l'icône de la libération de la France. De ce destin unique, l'auteur décrit les inspirations géniales, lorsqu'il prend Koufra, Paris ou Strasbourg, mais aussi les moments de doute et de colère. Car Leclerc, c'est aussi un combat permanent contre ses propres faiblesses. Sa relation très particulière avec le général De Gaulle en témoigne, pleine de fougades, mais jusqu'au bout d'une inébranlable fidélité. Leclerc n'oubliera jamais qu'en choisissant de rallier Londres en juillet 1940 il a pris le risque de ne pas retrouver ce qui lui était le plus cher, ses six enfants, sa terre de Picardie et la très belle carrière militaire qui lui était promise.

Sur la foi d'archives françaises, britanniques et américaines, l'auteur en relate la cause, son amour éperdu pour la France, qui le porta après guerre jusqu'en Indochine. Sa fin

tragique, le 28 novembre 1947, fit pleurer de Gaulle et toute la France. C'est dire combien tous les deux réalisaient qu'ils venaient de perdre un grand homme. Un livre donc à conseiller à tous ceux qui souhaitent découvrir l'homme du serment de Koufra.

Mahaut d'Artois



★★★★☆

Christelle Balouzat-Loubet

Perrin, 230 p., 2140 €.

Le destin de Mahaut (1270-1329), comtesse d'Artois et de Bourgogne, immortalisé par les écrits de Maurice Druon (Les rois maudits) et par deux fois porté à l'écran, est remarquable. Petite-nièce de Saint Louis, cousine, marraine et belle-mère de roi, Mahaut d'Artois est en effet l'un des plus puissants personnages du royaume de France dans la première partie du XIV^e siècle. Éduquée à la cour, elle accède en 1302 à la tête du comté d'Artois, un apanage sur lequel elle impose son autorité à l'aide d'un entourage fidèle et compétent. Les travaux historiques sur l'Artois ayant été souvent emprunt d'une grande misogynie alors même que pour s'imposer à la tête de la principauté artésienne Mahaut dut faire preuve de qualité princière. Dotée d'une solide éducation, cultivée, la com-

tesse montra dès sa jeunesse des aptitudes au gouvernement. C'est sans complexe qu'elle prit la tête du comté d'Artois imposa son autorité à ceux qui gouvernaient avec son père Robert II, résista aux autres pouvoirs locaux et à la noblesse révoltée. Cet ouvrage nous plonge dans cette période historique troublée située aux confins du Moyen Âge tout en tordant le cou à quelques fantasmes qui ont eu la vie dure à propos de Mahaut en particulier autour de l'image très négative qu'on a véhiculée à son sujet. En effet elle a fait face à plusieurs contestations et, surtout, aux ambitions de son neveu Robert d'Artois qui menacent sa légitimité. Le scandale de la tour de Nesle, la révolte nobiliaire, l'accusation d'empoisonnement dont elle fait l'objet, la mort de son fils, héritier du comté, sont autant d'épreuves qu'elle surmonte pour conserver sa place sur l'échiquier politique. Elle fit preuve tout au long de sa vie d'un grand sens du politique. Son histoire jalonnée de trahisons, de procès, de scandales est aussi celle d'un royaume de France en pleine mutation, qui, entre crise et espoir, se construisait sur des bases nouvelles.

Témoin des bouleversements que connut le royaume elle prit une part active dans son évolution, siégeant au conseil du roi et soutenant la couronne contre les forces centrifuges qui la menaçaient, elle fut une femme de guerre quand ce fut nécessaire. Traversant les épreuves avec un courage sans faille, elle parvint à se maintenir à la tête de l'Artois pendant près de trente années grâce à sa force de caractère. L'ampleur de son

mécénat et de ses œuvres de piété contribue également à faire de Mahaut d'Artois une personnalité d'exception. L'auteur lui rend ici toute sa lumière, délaissant le fantasme pour nous donner à comprendre la réalité d'une femme de pouvoir au Moyen Âge.

Le mariage, éclairages bibliques



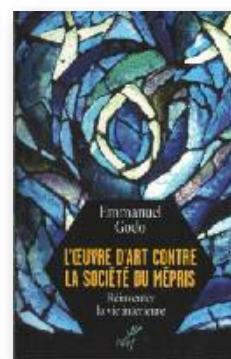
★★★★☆

Pascal Geoffroy

Ed. Passiflores, 120 p., 8 €.

Le mariage monogame et hétérosexuel reflète l'alliance de Dieu avec l'humanité. L'auteur reconstitue une histoire du mariage judéo-chrétien à partir des textes de la Bible. Un des thèmes constants de la Bible est en effet celui de l'alliance entre Dieu et l'humanité. Dieu et l'humanité, possèdent deux natures différentes, et sont appelées cependant à s'unir, comme l'homme et la femme. De nombreuses citations bibliques montrent comment s'est façonnée au cours d'une longue histoire, une certaine compréhension du mariage avec ce qui en constitue les éléments constitutifs: amour, liberté de consentement, promesses, fidélité, fécondité, égalité dans le couple. Un regard protestant sur le mariage.

L'œuvre d'art contre la société du mépris



★★★★☆

Emmanuel Godo

Le Cerf, 280 p., 24 €.

L'esprit contemporain nous vole nos intériorités. Il entend façonner nos goûts et nos imaginaires. Orienter nos expériences. Nous détourner de nous-mêmes dans un divertissement généralisé, une mise en réseau et un art consommé de l'inquiétude qui est une autre manière de nous emporter dans son flux. C'est un homme mutilé, abruti, amoindri spirituellement que produit ce monde dominé par la technique qui ose appeler progrès les régressions qu'il programme.

L'art –entendu comme passion de la liberté et exploration des sources enfouies– est l'un des derniers moyens qui restent pour nous savoir humains. Tout art digne de ce nom est insurrection, quête d'absolu, tentative désespérée pour dire l'amour incommensurable qui nous taraude. L'auteur, ici, nous provoque et nous convoque. Et si nous faisons l'épreuve de notre humanité, pour en avoir la preuve, en nous confrontant à des œuvres d'art? Mais pas à des simulacres sans épaisseur ou à des joujoux insipides, non! Car ce n'est pas en millions de dollars

que s'évalue une œuvre mais à sa capacité à faire se lever en nous nos forces endormies. Un plaidoyer magistral pour l'art contemporain, le vrai.

La passerelle du temps



★★★★☆

Maha Laurens

Le Cerf, 360 p., 18 €.

Un village dans la montagne libanaise, à la veille de la guerre civile, au mitan des années soixante-dix. Chrétiens et Druzes y coulent des jours paisibles en dépit d'une méfiance séculaire. Entre les deux communautés, des amitiés sincères se tissent, des amours impossibles se nouent. Parfois, des bagarres éclatent à l'occasion d'élections ou de la construction d'une église. Les querelles ne durent pas et se résolvent à l'ombre d'un citronnier, autour d'une partie de cartes. Jusqu'au jour où le mot « grenade » cesse d'évoquer un fruit. Les hommes se transforment en soldats intrépides, les femmes en mères inquiètes, les enfants en cibles faciles. Là où se vendaient des légumes se vendent désormais des armes. Là où les couples s'embrassaient gisent maintenant des obus. Le village retrouvera-t-il sa tranquillité? Avec un sens inné du récit, un incroyable talent de dialoguiste et une connaissance parfaite du Liban, l'au-

teur relate le quotidien de la guerre et de la paix.

Petit éloge de la vérité



★★★★☆

Vincent Morch

Salvator, 160 p., 17 €.

La vérité n'a pas bonne presse aujourd'hui, c'est le moins qu'on puisse dire, dans un monde où le relativisme domine. Tout en se livrant à une critique aiguisée d'un air du temps où se mêlent errance, culte de la volonté, esclavage du marché et de la toute-puissance, l'auteur invite à refonder un véritable humanisme d'inspiration chrétienne. La vérité vous rendra libre! n'est-ce pas une de ces aspirations les plus fortes dont nous avons besoin? Comme l'écrit l'auteur, à travers une méditation sur la vérité, il veut tenter de se libérer, autant que faire se peut, du poids que la culture morbide qui domine à l'heure actuelle fait peser sur ses épaules: aigreur, tristesse, tentation du désespoir. Il n'est guère difficile en effet, en parcourant les journaux, en arpentant les librairies ou seulement en tendant les oreilles, de recueillir les échos indignés, sarcastiques ou éplorés de ce malaise qui ne cesse de s'étendre et de s'aggraver. Mais à quoi bon se joindre à ce chœur pléthorique? Critique sur le malaise de la société

de consommation contemporaine, ses causes et ses conséquences, et réflexion sur la notion de vérité, essentielle selon l'auteur pour retrouver le chemin d'un véritable humanisme. C'est de tout autre chose dont nous avons besoin ouvrir nos poumons, respirer à grandes goulées, s'enivrer d'oxygène... Bref, retrouver le goût de l'avenir.

La nostalgie des buffets de gare



★★★★☆

Benoît Duteurtre

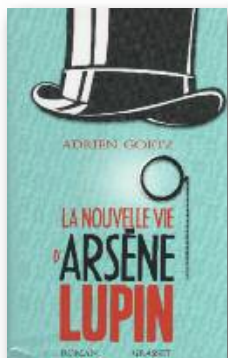
Payot, 110 p., 1 €.

Ce bref essai raconte la transformation des trains et des gares. Il montre comment un service pratique et bon marché, desservant l'ensemble du territoire, s'est reconverti en entreprise calquée sur le modèle aérien avec ses réservations obligatoires, ses offres *low cost* et ses galeries commerciales.

Décrivant ses errances dans les « trains déclassés » et ses attentes infinies gare Saint-Lazare, Benoît Duteurtre nous fait voir le revers du TGV. Il ne cache pas sa nostalgie des buffets de gare (transformés en *Starbucks Coffee*) ou des wagons-lits (sacrifiés sur l'autel de la rentabilité). Mais, surtout, il bouscule certaines urgences de notre société comme le démantèlement des ser-

vices publics, la passion des marques, l'obsession sécuritaire; tout ce qui contribue à asservir nos vies en éliminant la part d'imprévu et de poésie.

La Nouvelle vie d'Arsène Lupin



★★★★☆

Adrien Goetz

Grasset, 234 p., 18,50€.

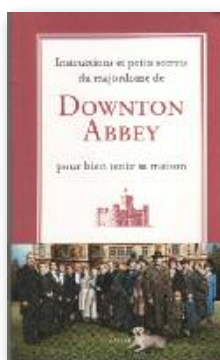
Arsène Lupin, héros créé par Maurice Leblanc, revient. Un héros des années dix? Oui: des années 2010! Le gentleman-cambrioleur, plus sportif, gouailleur, élégant et désinvolte que jamais, détrouse les réseaux sociaux, enlève les scénaristes de sa série télévisée favorite, s'attaque au changement climatique, s'envole vers les émirats, et va jusqu'à faire invalider les comptes de campagnes du nouveau président de la République... Les aventures débutent par le vol de la façade de la cathédrale de Strasbourg. On rencontre Paul Beautrelet (arrière-petit-fils d'Isidore), jeune biologiste promis à la gloire grâce à sa thèse sur une molécule stoppant le vieillissement, qui croise la route de Joséphine Balsamo (fille de Joseph), convertie au féminisme militant, et de Herlock Sholmès.

Dans ce trépidant divertissement, l'auteur, le père de Pénélope et de ses fameuses intrigues (*Intrigue à*

Versailles, Intrigue à Giverny...), rassemble le plus mythique des personnages français, sans vulgarité, ainsi que ses partenaires et adversaires, du ridicule détective Herlock Sholmès à la redoutable Joséphine Balsamo. La traque d'Arsène Lupin commence! Il a compris que le secret et l'invisibilité étaient devenus des armes précieuses.

Le lecteur voyage, découvre des milieux et des caractères que l'auteur croque de façon virevoltante sans négliger un réjouissant sens de la satire. La fidélité à l'esprit et à l'œuvre se marie à une liberté totale de réinvention. Alors que notre mémoire numérique disparaîtra un jour, qu'« aucun internaute ne laissera de traces » et qu'« aucun archéologue du futur ne pourra décrire les mentalités de ceux qui vivaient ainsi, les pieds dans le réel et la tête dans les réseaux, l'écrivain rappelle, avec plaisir, le privilège de la littérature: traverser les siècles et défier l'oubli.

Instructions et petits secrets du majordome



★★★★☆

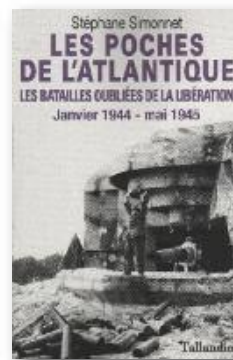
Downtown Abbey

Payot, 160 p., 12 €.

D'aucuns connaissent l'excellente série britannique Downton Abbey et suivent la vie de cette famille aristocrate et de leurs domestiques

durant l'entre-deux-guerres et les mutations qu'elle affronte. Voici donc les bons conseils que Mister Carson, majordome du comte de Grantham, dispense à son personnel, mais aussi aux lectrices et lecteurs d'aujourd'hui pour tenir leur intérieur. So british!

Les poches de l'Atlantique



★★★★☆

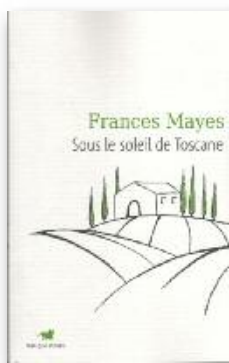
Stéphane Simonnet

Tallandier, 320 p., 21 €.

6 juin 1944: les Alliés débarquent en Normandie. Après 80 jours de combat, ils libèrent Paris. Fin mars 1945, la bataille est terminée dans l'Est de la France. Il n'en est pas de même à l'Ouest, où 75 000 soldats de la Wehrmacht et de la Kriegsmarine résistent sans faillir aux assauts des troupes alliées et françaises dans six forteresses édifiées sur le littoral de France: Dunkerque, Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, Royan et la pointe de Grave. Grâce à de monumentales batteries d'artillerie, des fossés antichar et une défense aérienne redoutable, les soldats allemands ont reçu l'ordre de Hitler de tenir jusqu'au bout. Le 14 avril 1945, sous la conduite du général de Laminat, la campagne de l'Atlantique est déclenchée. Après des semaines de combats acharnés où près de 60 000 civils sont pris en otage, les troupes françaises pourtant peu ex-

périmentées et faiblement armées, formées pour l'essentiel de combattants FTP et FFI, obtiennent la reddition de l'ennemi. En moins d'un mois, les poches sont réduites les unes après les autres: Royan (18 avril), l'île d'Oléron (1er mai), l'île de Ré et La Rochelle (7 mai), Dunkerque (9 mai) Lorient (10 mai) et Saint-Nazaire (11 mai). Au final, des villes entièrement dévastées où les « empochés » ont enduré des conditions de vie épouvantables alors que le reste du pays fêtait la Libération. L'auteur lève ici le voile sur les batailles oubliées de la libération de la France.

Sous le soleil de Toscane



★★★★☆

Frances Mayes

La table ronde, 360 p., 14 €.

« Lors de notre premier été ici, j'ai acheté un grand cahier à la couverture de papier florentin relié de cuir bleu. Sur la première page, j'ai écrit: ITALIE. Il semblait prêt à recevoir des vers intemporels, mais j'ai commencé par y coucher des noms de fleurs sauvages, toutes sortes de projets, et du vocabulaire. J'y ai peint nos chambres, nos arbres et les cris des oiseaux. J'y ai copié des recommandations. J'ai décrit les gens que nous avons rencontrés, les plats que nous avons préparés.

Ce cahier bleu s'appelle maintenant *Sous le soleil de Toscane*, il est l'expression naturelle des premiers plaisirs de l'auteur. Restaurer, puis arranger la maison; explorer les innombrables secrets de la Toscane et de l'Ombrie; mitonner dans une autre cuisine et découvrir les liens, nombreux, entre les plats et la culture – autant de joies intenses qu'irrigue le sentiment profond d'apprendre une autre vie.

Sous un ciel immense



★★★★☆

Catherine de Saint-Phalle

S Wespieser, 210 p., 20 €.

Perchée sur un tabouret, la narratrice se laisse porter par le brouhaha du bar de Melbourne où elle a trouvé refuge. Elle est seule, plongée dans sa lecture, et visiblement étrangère. Dans les bribes de conversation qui l'atteignent, il est question d'une jeune fille violée et assassinée. Comme pour couper court à l'inquiétude ambiante, ou la conjurer, sa voisine, une animatrice de radio nommée Bernice, interrompt la lectrice et, sans plus de préliminaires, évoque son désir d'enfant. La scène donne le ton de ce roman du bout du monde, où la spontanéité des êtres et la chaleur des rencontres réparent les blessures.

Autour de la narratrice, aide-jardinier chez une paysagiste taciturne, va graviter un quatuor de femmes: sa collègue Mitali, qui se bat contre un deuil aveugle; Sarah, la propriétaire du bar, sculptrice à ses heures; sa fille Mary, dont on finira par comprendre ce qu'elle dissimule obstinément sous sa burqa bleue; la lumineuse Bernice, que la vie va combler.

L'écriture dense, libre et inventive fait merveille pour donner corps au mystère de ces existences, dans une nature majestueuse.

Le théâtre des idées



★★★★☆

Antoine Vitez

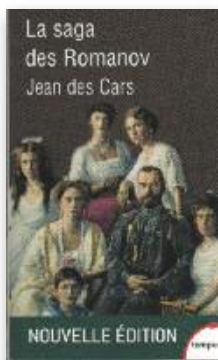
Gallimard, 610 p., 26,50 €.

Comme Jacques Copeau, Louis Jouvet ou Jean Vilar, Antoine Vitez était homme de langage autant que de scène. Régisseur, pédagogue, acteur, mais aussi poète et traducteur, il n'a cessé durant vingt-cinq ans d'accompagner sa pratique du théâtre d'un exercice quotidien de la réflexion écrite.

Sa disparition prématurée imposait donc le devoir de prolonger son œuvre interrompue en portant à la connaissance du public une anthologie de ses principaux écrits – notes, journaux, -, où se lit l'essentiel d'une pensée mobile, vigilante et toujours

en alerte. Le théâtre sans doute, mais aussi l'histoire, notre temps, les idées, les livres, la tradition, l'invention : tels sont les lieux qu'explore, avec constance et continuité, l'écriture incisive de cet homme inquiet, qui ne mit cependant jamais en doute les pouvoirs du langage et l'universalité de la raison.

La saga des Romanov



★★★★☆

Jean des Cars

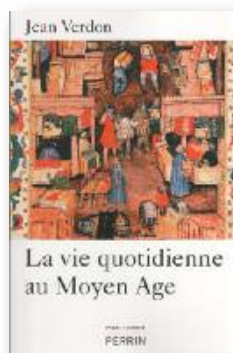
Tempus, 460 p., 10 €.

La Russie ne cesse de retrouver son passé impérial. Cette spectaculaire réconciliation a débuté le 17 juillet 1998 : lors de l'inhumation des restes de la famille du dernier tsar, assassinée à Ekaterinbourg en 1918, Boris Eltsine, président de la Russie post-soviétique, demanda publiquement pardon pour « les crimes du bolchevisme, du stalinisme et de leurs successeurs ». L'auteur, témoin privilégié de cette étonnante cérémonie, raconte comment la dynastie des Romanov, qui régna de 1613 à 1917, est à nouveau entrée dans l'histoire officielle.

Si les hautes figures de Pierre 1er le Grand, bâtisseur en un temps record de Saint-Pétersbourg, et de Catherine II, correspondante de Voltaire et élève des curieuses leçons de philosophie de Diderot, ont toujours

été estimées, on assiste au retour dans la mémoire collective des épopées de Paul Ier, qui fit tirer le canon sous tous les prétextes, d'Alexandre Ier, qui embrassa Napoléon à Tilsit en 1807 et entra dans Paris en 1814, sans parler de cet Alexandre III, soutien de l'Alliance franco-russe, qui consentit, lui l'autocrate, à se découvrir pendant La Marseillaise, montrant une fois de plus ce lien surprenant entre les destins russes et français. Sans haine ni a priori, le temps des tsars sort de l'oubli organisé, pour être reconsidéré après les mensonges et la désinformation imposés par la Révolution puis la guerre civile et la dictature. De Pierre le Grand à Nicolas II, la Russie d'aujourd'hui redécouvre les souverains de l'ancienne Russie, ceux qui ont bâti le plus vaste pays du monde.

La vie quotidienne au Moyen Âge



★★★★☆

Jean Verdon

Perrin, 300 p., 21 €.

Entre « Naître » et « Mourir », les vingt-deux chapitres de ce livre scandent l'existence des hommes et des femmes du Moyen Âge, depuis les invasions barbares jusqu'à la Renaissance. En effet l'homme n'est qu'un pèlerin sur cette terre, et bien mourir est fondamental.

Pour raconter, avec son talent coutumier, le quotidien du peuple comme des grands, Jean Verdon embrasse tous les thèmes. L'on découvre ainsi que l'on ne se marie pas par amour et que les futurs époux n'ont pas leur mot à dire. La sexualité tient pourtant une place significative au sein du couple et certains textes, connus des milieux cultivés, attestent l'existence d'un art érotique.

Les quantités de nourriture et de vin ingérées impressionneraient nos contemporains fervents de diététique, mais des conditions de vie plus dures que de nos jours entraînent une dépense énergétique plus importante. À ceux qui prient, ceux qui combattent et ceux qui travaillent – les paysans, qui constituent l'essentiel de la population – s'ajoute, avec le développement des villes, le monde des artisans et des marchands. Malgré les « malheurs du temps », les hommes savent s'amuser, profiter des instants de loisir plus fréquents qu'on ne l'imagine. Ils se déplacent beaucoup, parfois longtemps, des mois, voire des années.

Malgré quelques poncifs (la religion exerce une forte emprise), l'auteur rend bien l'atmosphère médiévale. Un panorama sans équivalent, riche et fascinant. Écrit dans un style très universitaire, l'ouvrage n'en demeure pas moins accessible, et passionnant pour qui veut en savoir plus sur la façon qu'avaient nos ancêtres de vivre et de se comporter il y a plusieurs siècles.

